

PAROLES DE LA VIERGES MARIE

DE L'ANNONCIATION A LA NAISSANCE DU FILS DE DIEU

SOMMAIRE

- T1, chap. 16 **L'Annonciation**. Dans la maison à Nazareth, Marie file, le sourire aux lèvres. Elle chante et prie pour la venue du Messie. L'Archange Gabriel lui apparaît. Dialogue.
- T1, chap.18 « Ma première douleur de Corédemptrice
- T1, chap.21 **La Visitation**. L'étreinte d'Elisabeth et de Marie, l'illumination intérieure, le Magnificat.
- T1, chap.22 **Le séjour à Hébron**. Marie coud pour l'enfant d'Elisabeth. Elle est émue en pensant à l'Homme des douleurs d'Isaïe Marie imagine ce que sera son enfant
- T1, chap.23.9 **Naissance de Jean-Baptiste**. Le déchirement de l'enfantement spirituel de Marie
- T1, chap.23.10 Venez à moi qui suis l'éternelle porteuse de Jésus
- T1, chap.24.5 Circoncision de Jean-Baptiste. Marie demande à Zacharie, qui a retrouvé sa voix, de prier pour la Corédemptrice qu'elle sera.
- T1, chap.26.6 **Joseph demande pardon à Marie**. Foi, charité et humilité pour recevoir Dieu
- T1, chap.26.6 Commentaire de Marie. Sa souffrance, son obéissance à Dieu, son humilité
- T1. Chap.27 **L'édit de recensement**. « Ne crains pas Joseph »
- T1, chap.29 **LA NAISSANCE DE JESUS**. « J'ai racheté le quadruple péché d'Eve »
- T3, chap.207 A Bethléem, Marie évoque la Naissance de Jésus
- T6, chap.365 Charité de Marie à Bethléem : Jésus a un frère de lait, Jean, qui devient disciple.

L'Annonciation

TOME 1, chapitre 16

L'Annonciation. Dans la maison à Nazareth, Marie file, le sourire aux lèvres. Elle chante et prie pour la venue du Messie. L'Archange Gabriel lui apparaît.

16.2 Marie se met à chantonner à voix basse, puis hausse un peu le ton. Sans être un chant à haute voix, c'est déjà une voix qui vibre dans la petite pièce et l'on sent vibrer son âme. Je n'en comprends pas les paroles, ce doit être de l'hébreu. Mais comme elle répète de temps en temps : « Yahvé », je devine qu'il doit s'agir d'un cantique sacré, peut-être d'un psaume. (...)

Son chant se fait prière :

« Seigneur, Dieu très-haut, ne tarde pas davantage à envoyer ton Serviteur apporter la paix sur la terre. Suscite le temps favorable et la vierge pure et féconde pour l'avènement de ton Christ. Père, Père saint, accorde à ta servante d'offrir sa vie à cette intention. Accorde-moi de mourir après avoir vu ta lumière et ta justice sur la terre, et avoir su que la Rédemption est accomplie. Père saint, donne à ton peuple celui en qui les prophètes espéraient. Envoie le Rédempteur à ta servante. A l'heure où mon séjour sur terre s'achèvera, que ta demeure s'ouvre à moi, parce que ses portes auront déjà été ouvertes par ton Christ pour tous ceux qui auront espéré en toi. Viens, viens, Esprit du Seigneur, viens chez tes fidèles qui t'attendent. Viens, Prince de la paix ! »

Marie reste plongée dans sa prière.

16.3 La tenture bouge plus fort, comme si quelqu'un faisait un courant d'air par derrière ou la tirait pour l'écarter. Une lumière aussi blanche qu'une perle associée à de l'argent pur éclaire les murs légèrement jaunes, avive les couleurs des tissus, rend plus surnaturel le visage levé de Marie. Dans la lumière, et sans même que la tenture se soit ouverte sur le mystère qui s'accomplit – d'ailleurs, elle ne bouge plus, elle pend, bien droite sur ses montants, comme s'il s'agissait d'un mur qui isole l'intérieur de l'extérieur –, l'archange se prosterne.

Nécessairement, il lui faut prendre une apparence humaine, mais elle transcende l'humain. De quelle chair est formée cette figure superbe, éclatante ? De quelle substance Dieu l'a-t-il matérialisée pour la rendre perceptible aux sens de la Vierge ? Dieu seul peut posséder de telles essences et les utiliser de manière aussi parfaite. Ce sont bien un visage, un corps, des yeux, une bouche, des cheveux et des mains comme les nôtres, mais sans notre matière opaque. C'est une

lumière qui a pris la couleur de la chair, des yeux, des cheveux, des lèvres, une lumière qui bouge, sourit, regarde et parle.

16.4 « Je te salue, Marie, pleine de grâce, je te salue ! »

La douce musique de sa voix ressemble à des perles lancées sur un métal précieux.

La Vierge tressaille et baisse les yeux. Elle tressaille encore plus lorsqu'elle voit cet être éclatant agenouillé à un mètre d'elle environ, les mains croisées sur la poitrine, qui la regarde avec une infinie vénération.

Marie se dresse sur ses pieds et se serre contre le mur. Elle pâlit et rougit tour à tour. Son visage exprime stupeur et effroi. Inconsciemment, elle serre les mains sur son sein et les rentre dans ses longues manches. Elle se penche presque pour cacher le plus possible son corps, en un geste de douce pudeur.

« Non, ne crains pas. Le Seigneur est avec toi ! Tu es bénie entre toutes les femmes. »

Mais Marie a encore peur. D'où vient cet être extraordinaire ? Est-ce un envoyé de Dieu ou du Trompeur ?

« Ne crains pas, Marie, répète l'archange. Je suis Gabriel, l'ange de Dieu. Mon Seigneur m'a envoyé à toi. Ne crains pas, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Tu vas concevoir un fils dans ton sein, tu l'enfanteras et tu lui donneras le nom de " Jésus ". Il sera grand, on l'appellera Fils du Très-Haut (ce qu'il sera effectivement) ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. Toi, la sainte Vierge bien-aimée du Seigneur, sa fille bénie, toi qui es appelée à être la mère de son Fils, comprends quel Fils tu vas engendrer.

– Comment cela peut-il se faire puisque je ne connais pas d'homme ? Est-ce que le Seigneur Dieu n'accueille plus l'offrande de sa servante et ne veut pas que je sois vierge par amour de lui ?

– Ce n'est pas par l'action d'un homme que tu seras mère, Marie. Tu es la Vierge éternelle, la Sainte de Dieu. L'Esprit Saint descendra en toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi celui qui naîtra de toi sera dit saint et Fils de Dieu. Tout est possible au Seigneur notre Dieu. Elisabeth, la femme stérile, a conçu dans sa vieillesse un fils qui sera le prophète de ton Fils, celui qui lui préparera le chemin. Le Seigneur a levé son opprobre et son souvenir restera uni à ton nom parmi les peuples, comme le nom de son enfant à celui de ton Fils saint ; jusqu'à la fin des temps, les nations vous diront bienheureuses en raison de la grâce du Seigneur qui vous a été accordée, et tout spécialement à toi, ainsi qu'aux nations par ton intermédiaire. Elisabeth en est déjà à son sixième mois, et le poids qu'elle porte fait monter en elle la joie, et plus encore quand elle connaîtra la tienne. Rien n'est impossible à Dieu, Marie, pleine de grâce. Que dois-je dire à mon Seigneur ? Qu'aucune pensée ne te trouble. Il veillera sur tes intérêts si tu lui fais confiance. Le monde, le ciel, l'Eternel attendent ta réponse ! »

A son tour, Marie croise les mains sur sa poitrine, s'incline profondément, et dit :

« Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon sa parole. »

L'ange étincelle de joie. Il adore, parce qu'il voit sûrement l'Esprit de Dieu s'abaisser sur la Vierge, prosternée pour donner son accord. Puis il disparaît sans faire bouger la tenture, qu'il laisse bien tirée sur ce saint mystère.

TOME 1, chapitre 18

« Ma première douleur de Corédemptrice »

18.7 Marie dit :

« Ma chère fille, à la fin de l'extase qui m'avait comblée d'une joie inexprimable, j'ai retrouvé mes sens de la terre ; la première pensée, perçante comme une épine de rose, qui a traversé mon cœur entouré des roses de l'Amour divin devenu mon époux depuis quelques instants, fut la pensée de Joseph.

Je l'aimais désormais, mon saint et prévenant gardien. Depuis le moment où la volonté de Dieu, par l'intermédiaire de la parole de son prêtre, avait voulu que je devienne l'épouse de Joseph, j'avais pu connaître et apprécier la sainteté de ce juste. A ses côtés, j'avais senti disparaître mon désarroi d'orpheline et je n'avais plus regretté l'asile du Temple que j'avais perdu. Il avait pour moi la douceur de mon père disparu. Je me sentais autant en sécurité près de lui qu'auprès du prêtre. Toute hésitation avait disparu, et pas cela seulement : elle s'était tellement éloignée de mon cœur de vierge que je l'avais même oubliée. J'avais compris qu'aucune hésitation, aucune crainte ne se justifiait à l'égard de Joseph. La virginité que j'avais confiée à Joseph était plus en sécurité qu'un enfant dans les bras de sa mère.

18.8 Mais comment lui apprendre que j'allais être mère ? Je cherchais les mots pour le lui annoncer... difficile recherche ! Je ne voulais pas me flatter du don de Dieu, et je ne pouvais en aucune façon justifier ma maternité sans préciser : " Le Seigneur m'a aimée entre toutes les femmes et de moi, sa servante, il a fait son épouse. " Par ailleurs, je me refusais à le tromper en lui dissimulant mon état.

Mais, pendant que je priais, l'Esprit Saint dont j'étais remplie m'avait conseillé : " Tais-toi. Laisse-moi le soin de te justifier auprès de ton époux. " Quand ? Comment ? Je ne l'avais pas demandé. Je m'étais toujours fiée à Dieu comme une fleur se fie à l'eau qui l'abreuve. Jamais l'Eternel ne m'avait laissée sans son aide. Sa main m'avait soutenue, protégée, guidée jusqu'alors. Il allait encore le faire.

18.9 Ma fille, comme elle est belle et réconfortante, la foi en notre bon Dieu éternel ! Il nous prend dans ses bras comme en un berceau, nous porte comme une barque au port lumineux du Bien, nous réchauffe le cœur, nous console, nous nourrit, nous procure repos, joie et lumière, et il nous guide. La confiance en Dieu, c'est tout, et Dieu donne tout à ceux qui mettent en lui leur confiance. Il se donne lui-même.

Ce soir-là, j'ai porté ma confiance de créature à la perfection. Je pouvais désormais le faire, puisque Dieu était en moi. J'avais d'abord eu la confiance de la pauvre créature que j'étais : toujours moins que rien, même si j'étais celle qui est aimée au point d'être l'Immaculée. Mais j'avais maintenant une confiance divine, car Dieu était à moi : mon Epoux, mon Fils ! Quelle joie ! Etre unie à Dieu ! Non pas pour ma gloire, mais pour l'aimer dans une union totale, et pouvoir lui dire : " Toi, toi seul qui es en moi, agis avec ta divine perfection en tout ce que je fais. "

S'il ne m'avait pas dit : " Tais-toi ", j'aurais peut-être osé, face contre terre, annoncer à Joseph : " L'Esprit est entré en moi et je porte en moi le Germe de Dieu. " Et il m'aurait cru, parce qu'il m'estime et parce que, comme tous ceux qui ne mentent jamais, il ne pouvait croire que les autres mentent. Oui, pour lui épargner la douleur à venir, j'aurais surmonté ma répugnance à m'attribuer une telle louange. Mais j'ai obéi au commandement de Dieu.

A partir de ce moment et des mois durant, j'ai senti la première blessure me faire saigner le cœur. C'était ma première douleur de corédemptrice. Je l'ai supportée et offerte en réparation, et aussi pour vous donner une règle de vie dans des moments analogues de souffrance lorsque vous devez garder le silence sur un événement qui vous montre sous un jour défavorable à ceux qui vous aiment.

18.10 Remettez à Dieu la garde de votre bonne réputation et des affections qui vous tiennent à cœur. Méritez par une vie sainte la protection de Dieu, et avancez tranquillement. Même si le monde entier était contre vous, lui vous défendrait auprès de ceux qui vous aiment et fera *jaillir* la vérité.

Maintenant, ma fille, repose-toi. Et sois toujours davantage ma fille. »

La Visitation

Le séjour à Hébron

Tome 1, chapitre 21

La Visitation :

L'étreinte d'Elisabeth et de Marie, l'illumination intérieure, le Magnificat

Tome 1, chapitre 22

Le séjour à Hébron (suite)

Marie coud pour l'enfant d'Elisabeth

Elle est émue en pensant à l'Homme des douleurs d'Isaïe

« Que vont-ils faire à mon Enfant ?

Elisabeth se penche pour regarder le travail de Marie – c'est la broderie qu'elle avait à Nazareth – et elle en loue la beauté.

« J'ai aussi du lin à filer, dit Marie.

– Pour ton enfant ?

– Non, je l'avais déjà quand je ne pensais pas... » Marie ne termine pas sa phrase, mais je comprends : « ... Quand je ne pensais pas devoir être la Mère de Dieu. »

« Désormais, c'est pour lui que tu devras t'en servir. Est-il beau ? Fin ? Les enfants, tu sais, ont besoin d'un linge très doux.

– Je le sais.

– Moi, j'avais commencé... tard, car je voulais être certaine qu'il ne s'agissait pas d'un piège du Malin. Pourtant... j'avais éprouvé une telle joie intérieure que, non, cela ne pouvait venir de Satan. Et puis... j'ai tellement souffert ! Je suis vieille, moi, Marie, pour être dans cet état. 22.2 J'ai *beaucoup* souffert. Toi, tu ne souffres pas...

– Moi, non. Je ne me suis jamais sentie aussi bien.

– Eh oui ! Toi... il n'y a en toi aucune tache, si Dieu t'a choisie pour être sa Mère. C'est pourquoi tu n'es pas sujette aux souffrances d'Eve. Celui que tu portes est saint.

– J'ai l'impression d'avoir des ailes dans le cœur, et non un poids. J'ai l'impression d'avoir en moi toutes les fleurs et tous les oiseaux qui chantent au printemps, tout le miel, tout le soleil... Oh, que je suis heureuse !

– Bénie es-tu ! Moi aussi, depuis que je t'ai vue, je n'ai plus senti ni poids, ni fatigue ni douleur. Il me semble être renouvelée, jeune, libérée des misères de mon corps de femme. Mon enfant, après avoir bondi de joie au son de ta voix, s'est installé tranquillement dans sa joie. J'ai l'impression de l'avoir en moi comme dans un berceau vivant et de le regarder dormir, repu et heureux, respirant comme un petit oiseau sous l'aile de sa maman...

22.3 Mais je vais me mettre au travail, il ne me pèsera plus. Je n’y vois pas bien clair, mais...

– Laisse, Elisabeth ! C’est moi qui m’occuperai de filer et de tisser pour toi et pour ton enfant. Je suis rapide et j’ai de bons yeux.

– Il va te falloir penser au tien...

– Oh, j’en ai tout le temps ! Je pense d’abord à toi, qui approches du moment de ta délivrance, et puis je penserai à mon Jésus. »

Vous décrire la douceur de l’expression et de la voix de Marie, vous dire comment ses yeux se perlent d’une douce larme de bonheur, vous décrire comment elle rit en disant ce nom, les yeux tournés vers le ciel lumineux et bleu, cela dépasse les capacités humaines. On dirait que l’extase la saisit rien qu’à dire “ Jésus ”.

Elisabeth s’écrie :

« Quel beau nom ! Le nom du Fils de Dieu, notre Sauveur !

– Oh, Elisabeth ! »

Marie devient toute triste et saisit les mains que sa parente tient croisées sur son sein gonflé.

« Dis-moi, toi qui, à mon arrivée, as été remplie de l’Esprit du Seigneur et qui as prophétisé ce que le monde ignore. Dis-moi, qu’est-ce que mon enfant devra faire pour sauver le monde ? Les prophètes... ah, les prophètes qui parlent du Sauveur ! Isaïe... tu te rappelles Isaïe ? “ C’est l’homme des douleurs. Par ses blessures nous sommes guéris. Il a été transpercé et blessé à cause de nos crimes... Le Seigneur a voulu le consumer dans les souffrances... Après sa condamnation, il fut élevé... ” De quelle élévation parle-t-il ? On l’appelle Agneau et moi, je pense... je pense à l’agneau pascal, à l’agneau de Moïse et je le rapproche du serpent élevé par Moïse sur une croix. Elisabeth !... Elisabeth !...

Que vont-ils faire à mon enfant ? Que devra-t-il souffrir pour sauver le monde ? »

Marie pleure. Elisabeth la console.

« Ne pleure pas, Marie. C’est ton fils, mais aussi le Fils de Dieu. Dieu s’occupera de son Fils, et aussi de toi, sa Mère. Et si beaucoup se montreront cruels envers lui, beaucoup l’aimeront. Beaucoup, à travers tous les siècles. Le monde regardera ton Enfant et te bénira avec lui, toi, la source d’où jaillit la Rédemption. Etre élevé comme Roi de toute la création, quel destin que celui de ton fils... Penses-y, Marie. Roi, parce qu’il aura racheté toute la création et, en tant que tel, il en deviendra le Roi universel. Même sur la terre, dans le temps, il sera aimé. Mon enfant précèdera le tien et l’aimera. C’est l’ange qui l’a dit à Zacharie, et lui me l’a écrit...

Tome 1, chapitre 22.6

Marie file et tisse. Elle imagine ce que sera son enfant

22.6 Je vois Marie filer rapidement sous la tonnelle, où le raisin grossit. Il a dû se passer un certain temps, car les pommes commencent déjà à rougir sur les arbres et les insectes bourdonnent autour des figues arrivées à maturité.

Elisabeth est vraiment très forte, sa démarche est lourde. Marie la regarde avec attention et amour. Marie elle-même, lorsqu'elle se lève pour ramasser le fuseau qui est tombé un peu plus loin, paraît s'arrondir sur les côtés. L'expression de son visage a changé, elle est plus mûre. Avant, c'était une enfant, maintenant c'est une femme.

Comme le jour baisse, les femmes rentrent à la maison et l'on allume les lampes. En attendant le dîner, Marie tisse.

« Cela ne te fatigue vraiment pas ? demande Elisabeth en montrant le métier à tisser.

– Non, tu peux en être sûre.

– Pour moi, cette chaleur m'épuise. Je ne souffre plus, mais désormais le poids est bien lourd pour mes vieux reins.

– Prends courage, tu seras bientôt délivrée. Comme tu seras heureuse, alors ! 22.7 Moi, je ne vois pas encore approcher l'heure d'être mère. Mon enfant ! Mon Jésus ! Comment sera-t-il ?

– Aussi beau que toi, Marie.

– Oh non, plus beau ! Il est Dieu. Je ne suis que sa servante. Mais j'ai voulu dire : sera-t-il blond ou brun ? Ses yeux auront-ils la couleur d'un ciel serein ou ressembleront-ils à ceux des cerfs des montagnes ? Moi, je me le représente plus beau qu'un chérubin, les cheveux bouclés et couleur d'or, les yeux de la couleur de notre mer de Galilée quand les étoiles pointent à l'horizon, avec une petite bouche comme une tranche de grenade quand elle s'ouvre après avoir mûri sous le soleil. Quant à ses joues, je les imagine du même teint rosé que cette rose pâle que voici. Il aurait deux petites mains qui tiendraient dans le calice d'un lys tant elles seraient petites et belles, et deux pieds petits au point de remplir la paume de la main, aussi gracieux et lisses qu'un pétale. Vois : j'emprunte l'idée que je me fais de lui à toutes les beautés que la terre me suggère. J'entends même sa voix. Lorsqu'il pleurera – car mon bébé pleurera un peu, de faim ou de sommeil, et ce sera toujours une grande douleur pour sa maman qui ne pourra pas l'entendre pleurer sans en avoir le cœur transpercé –, lorsqu'il pleurera, donc, son cri ressemblera à ce bêlement qui nous arrive du petit agneau qui vient de naître et qui cherche la mamelle et la tiédeur de la toison de sa mère pour dormir. Son rire emplira de ciel mon cœur épris de son enfant. Je peux m'éprendre de lui, puisque c'est mon Dieu et mon amour ne contrevient pas à ma consécration virginale. Son rire aura tout du joyeux roucoulement d'une petite colombe, heureuse d'être rassasiée et comblée dans la tiédeur de son nid. Je pense à ses premiers pas... un petit oiseau sautillant dans un pré fleuri. Le pré, ce sera le cœur de sa maman, qui

soutiendra ses petits petons roses de tout son amour pour qu'il ne rencontre rien qui puisse le faire souffrir. Comme je vais l'aimer, mon enfant ! Mon fils !

Le séjour à Hébron (suite)

La naissance et la circoncision de Jean-Baptiste

Tome 1, chapitre 23.9

Naissance de Jean-Baptiste

Le déchirement de l'enfantement spirituel de Marie

23.9 Marie dit :

« Si ma présence a sanctifié Jean-Baptiste, elle n'a pas pour autant effacé chez Elisabeth la condamnation venue d'Eve : " Tu enfanteras dans la douleur ", avait dit l'Eternel.

Moi seule, qui suis sans tache et n'ai jamais connu d'union humaine, je fus exempte des douleurs de l'enfantement. La souffrance et la tristesse sont les fruits de la faute. J'avais beau être l'Immaculée, j'ai pourtant dû connaître douleur et tristesse, parce que j'étais la Corédemptrice. Mais pas les tourments de l'enfantement, non, je n'ai pas connu cette souffrance-là.

Mais crois-moi, ma fille, il n'y eut et n'y aura jamais de tourment d'enfantement semblable au martyre d'une maternité spirituelle accomplie sur le plus dur des lits, celui de *ma propre* croix, au pied du gibet de mon fils mourant. Or quelle est la mère qui est contrainte de donner le jour ainsi, de mêler la torture de ses entrailles déchirées par les râles de son fils agonisant au déchirement intérieur pour devoir surmonter l'horreur de devoir dire : " Je vous aime : venez à moi, je suis votre Mère " aux meurtriers de son Fils né de l'amour le plus sublime qu'ait jamais vu le ciel, de l'amour d'un Dieu pour une vierge, d'un baiser de feu, d'une étreinte de lumière qui devinrent chair et firent d'un sein de femme le tabernacle de Dieu ?

" Que de douleur, pour être mère ! ", dit Elisabeth. Elle est grande, en effet, mais ce n'est rien en comparaison de la mienne.

Tome 1, chapitre 23.10

« Venez à moi qui suis l'éternelle porteuse de Jésus »

23.10 " Laisse-moi poser mes mains sur ton sein. " Ah, si vous me demandiez toujours cela quand vous souffrez !

Je suis celle qui porte éternellement Jésus. Il est en moi, comme tu l'as vu l'an dernier, tel l'hostie dans l'ostensoir. Celui qui vient à moi, c'est Lui qu'il trouve. Celui qui s'appuie sur moi, c'est en Lui qu'il se confie. Celui qui s'adresse à moi, c'est à Lui qu'il parle. Je suis son vêtement. Il est mon âme. Bien plus aujourd'hui que pendant les neuf mois où il se développait dans mon sein, mon Fils est uni à sa Mère. Alors toute douleur se calme, l'espérance refléurit et toutes sortes de grâces descendent sur ceux qui viennent à moi poser leur tête sur mon sein.

Je prie pour vous. Souvenez-vous-en. Le bonheur d'être au Ciel et d'y vivre dans le rayonnement de Dieu ne me fait pas oublier pour autant mes enfants qui souffrent sur la terre. Et je prie. Le Ciel tout entier prie, car le Ciel aime. Le Ciel, c'est la charité vivante. Or la charité a pitié de vous. Mais même s'il n'y avait que moi, ma prière suffirait déjà aux besoins de ceux qui mettent leur espoir en Dieu. Je ne cesse, en effet, de prier pour vous tous, que vous soyez saints ou mauvais, pour accorder aux saints la joie et aux mauvais un repentir salutaire.

Venez, venez, vous, les enfants de ma douleur. Je vous attends au pied de la croix pour vous faire grâce. »

Tome 1, chapitre 24.5

Circoncision de Jean-Baptiste.

Marie demande à Zacharie, qui a retrouvé la voix, de prier pour
la Corédemptrice qu'elle sera

24.4 Zacharie entre et ferme la porte. Il regarde Marie, les larmes aux yeux. Il veut parler, puis se tait. Il s'avance alors et s'agenouille devant elle :

« Bénis ce misérable serviteur du Seigneur », dit-il. « Bénis-le, puisque tu peux le faire, toi qui le portes dans ton sein. La parole de Dieu s'est adressée à moi lorsque j'ai reconnu mon erreur et que j'ai cru à tout ce qui m'avait été dit. Je te vois, toi et ton heureux sort. J'adore en toi le Dieu de Jacob. Toi, mon premier Temple, où le prêtre revenu à lui peut de nouveau prier l'Eternel. Tu es bénie, toi qui as obtenu grâce pour le monde et lui portes le Sauveur. Pardonne à ton serviteur de ne pas avoir vu ta majesté au premier abord. Tu nous as apporté toutes les grâces par ta venue car, où que tu ailles, ô Pleine de grâce, Dieu opère des prodiges, les murs où tu entres deviennent saints, tout comme les oreilles qui entendent ta voix et les corps que tu touches. Les cœurs eux aussi sont sanctifiés parce que tu donnes toutes grâces, toi la Mère du Très-Haut, la Vierge annoncée par les prophètes et attendue pour donner son Sauveur au peuple de Dieu. »

24.5 Marie, dont l'humilité rayonne, sourit. Elle dit :

« Louange au Seigneur, et à lui seul. C'est de lui et non de moi que vient toute grâce. Et il te l'accorde pour que tu l'aimes et le serves parfaitement au cours des années qu'il te reste, pour mériter son Royaume, que mon Fils ouvrira aux patriarches, aux prophètes et aux justes du Seigneur. Quant à toi, maintenant que tu peux prier devant le Saint, prie pour la servante du Très-Haut. Car si être Mère du Fils de Dieu est une bienheureuse destinée, être Mère du Rédempteur doit être une destinée d'atroces souffrances. Prie pour moi car, à chaque heure qui passe, je sens s'accroître mon poids de douleurs, qu'il me faudra porter ma vie entière. Et même si je n'en discerne pas les détails, je pressens que ce sera un poids plus lourd que si l'on posait le monde entier sur mes épaules de femme et que si j'avais à l'offrir au Ciel. Moi, moi seule, pauvre femme ! Mon Enfant, mon Fils ! Ah, à présent le tien ne pleure pas si je le berce ; mais pourrai-je bercer le mien pour calmer sa douleur ?... Prie pour moi, prêtre de Dieu. Mon cœur tremble comme une fleur sous la bourrasque. Je regarde les hommes et je les aime. Mais, derrière leurs visages, je vois apparaître l'Ennemi qui en fait des ennemis de Dieu, de mon Fils Jésus... »

Cette vision s'évanouit avec la vue de la pâleur de Marie, de ses larmes qui lui font briller les yeux.

Fin du séjour à Hébron, retour à Nazareth

Edit de recencement

Douleurs de Marie

Tome 1, chapitre 26

Dictée du 31 mai 1944

Dialogue entre Marie et Joseph qui demande pardon...

26.1 Après cinquante-trois jours, la Mère recommence à se montrer par cette vision qu'elle me dit de noter dans ce livre. La joie renaît en moi, car voir Marie c'est posséder la Joie.

26.2 Je vois donc le petit jardin de Nazareth. Marie file à l'ombre d'un pommier très touffu et croulant de fruits qui commencent à rougir et ressemblent à autant de joues d'enfant roses et rondes.

Mais Marie n'a pas ces belles couleurs. Sa bonne mine, ses joues rouges d'Hébron ont disparu. Son visage est pâle comme de l'ivoire, et seules ses lèvres y dessinent une courbe de léger corail. Sous ses paupières abaissées, deux ombres obscures, et le bord des yeux est gonflé comme lorsqu'on a pleuré. Je ne vois pas ses yeux parce qu'elle penche

légèrement la tête, attentive à son travail et plus encore prise par des pensées attristantes, car je l'entends soupirer comme quelqu'un dont le cœur est blessé.

Elle est tout habillée de blanc, de lin blanc : il fait en effet très chaud, même si la fraîcheur encore intacte des fleurs m'indique que c'est le matin. Elle a la tête nue et le soleil, qui joue avec le feuillage du pommier qu'une brise légère soulève, et qui filtre en faisant des traînées de lumière sur la terre brune des parterres, dessine des ronds de lumière sur sa tête blonde et sur ses cheveux qui prennent des reflets d'or pur.

Il ne vient aucun bruit ni de la maison ni des alentours. On n'entend rien d'autre que le murmure du filet d'eau qui descend dans la vasque au fond du jardin.

26.3 Un coup frappé énergiquement à la porte de la maison fait sursauter Marie. Elle pose de côté sa quenouille et son fuseau et se lève pour aller ouvrir. Son vêtement a beau être souple et ample, il ne parvient pas à dissimuler la rondeur de son bassin.

Elle se trouve face à Joseph. Marie pâlit jusqu'aux lèvres. Son visage ressemble maintenant à une hostie tant il est exsangue. Le regard de Marie est triste et interrogatif. Le regard de Joseph paraît suppliant. Ils se regardent en silence. Enfin, Marie parle :

« A cette heure-ci, Joseph ? Tu as besoin de quoi que ce soit ? Que veux-tu me dire ? Viens. »

Joseph entre et referme la porte. Il ne dit toujours rien.

« Parle, Joseph, qu'est-ce que tu veux ?

– Ton pardon. »

Joseph s'incline comme s'il voulait s'agenouiller, mais Marie, qui ne le touche habituellement qu'avec beaucoup de réserve, le saisit résolument par les épaules et l'en empêche.

Le visage de Marie change plusieurs fois de couleur, il est tantôt rouge, tantôt aussi blanc que neige comme avant.

« Mon pardon ? Je n'ai rien à te pardonner, Joseph. Je dois seulement te remercier encore pour tout ce que tu as fait ici en mon absence et pour l'amour que tu me portes. »

Joseph la regarde, et je vois deux grosses larmes se former dans la cavité de son œil profond, y rester comme sur le bord d'un vase puis rouler sur ses joues et sa barbe.

« Pardon, Marie. J'ai manqué de confiance en toi. Maintenant, je sais. Je suis indigne d'avoir un tel trésor. J'ai manqué de charité, je t'ai accusée dans mon cœur, je t'ai accusée sans justice parce que je ne t'avais pas demandé la vérité. J'ai fauté envers la Loi de Dieu en ne t'aimant pas comme je me serais aimé...

– Oh non, tu n'as pas péché !

– Si, Marie. Si j’avais été accusé d’un tel crime, je me serais défendu. Toi... Je ne t’ai pas permis de te défendre, car j’allais prendre des décisions sans t’interroger. J’ai péché contre toi en te faisant l’offense d’un soupçon. Un soupçon, c’est déjà une offense, Marie. Celui qui suspecte ne sait pas. Moi, je ne t’ai pas connue comme je l’aurais dû. Mais pour la douleur que j’ai endurée... trois jours de supplice, pardonne-moi, Marie.

– Je n’ai rien à te pardonner. C’est à moi, au contraire, de te demander pardon pour la souffrance que je t’ai causée.

– Ah oui, quelle souffrance, quelle souffrance ! Vois, ce matin, on m’a dit que j’avais des cheveux blancs aux tempes et des rides sur le visage. Ces journées m’ont fait vieillir de dix ans ! 26.4 Mais pourquoi, Marie, as-tu été humble au point de cacher ta gloire, à moi ton époux, et permettre ainsi que je te suspecte ? »

Joseph n’est pas à genoux, mais il est si penché que cela revient au même. Marie pose sa main sur sa tête et sourit. On dirait qu’elle l’absout. Elle dit alors :

« Si mon humilité n’avait pas été aussi parfaite, je n’aurais pas mérité de concevoir le Très-Haut, qui vient effacer le péché d’orgueil qui a détruit l’homme. D’ailleurs, je n’ai fait qu’obéir... C’est Dieu qui m’a demandé cette obéissance... Elle m’a tellement coûté... pour toi, pour la souffrance que tu allais éprouver. Mais il fallait que je me taise. Je suis la servante de Dieu, et les serviteurs ne discutent pas les ordres qu’ils reçoivent : ils les exécutent, Joseph, même si cela leur fait verser des larmes de sang. »

A ces mots, Marie pleure doucement, si doucement que Joseph, qui est tout incliné, ne s’en rend pas compte avant qu’une larme ne tombe par terre. Il lève alors la tête et – c’est bien la première fois que je le vois faire ce geste –, il serre les petites mains de Marie dans ses mains fortes et hâlés et dépose un baiser au bout de ses doigts fins et roses, qui sortent comme autant de boutons de pêcher de l’étreinte des mains de Joseph.

26.5 « Maintenant, il va falloir faire face, parce que... »

Joseph ne termine pas sa phrase, mais contemple le corps de Marie qui rougit comme une pivoine et s’assied aussitôt pour ne pas exposer davantage ses formes au regard qui l’observe.

« Il faudra faire vite. Je viendrai ici... Nous accomplirons le rite du mariage... la semaine prochaine, ça te va ?

– Tout ce que tu fais est bien, Joseph. Tu es le chef de famille, et moi je suis ta servante.

– Non, c’est moi qui suis ton serviteur. Je suis le bienheureux serviteur de mon Seigneur qui grandit dans ton sein. Tu es bénie entre toutes les femmes d’Israël. Nous aviserons ta parenté ce soir même. Et après... quand je serai ici, nous travaillerons pour tout préparer à sa venue... Ah, comment recevoir Dieu chez moi ? Tenir Dieu dans mes bras ? Je vais en mourir de joie ! Je ne pourrai jamais le toucher !

– Tu le pourras, comme moi, avec la grâce de Dieu.

– Mais toi, c'est toi. Moi, je ne suis qu'un pauvre homme, le plus pauvre des fils de Dieu...

– Jésus vient pour nous, les pauvres, pour nous rendre riches en Dieu, il vient chez nous deux parce que nous sommes les plus pauvres et que nous le reconnaissons. Réjouis-toi, Joseph. La race de David a le Roi qu'elle attendait et notre maison devient plus somptueuse que le palais de Salomon : le Ciel, en effet, y sera présent et nous partagerons avec Dieu le secret de paix que les hommes connaîtront plus tard. Il grandira au milieu de nous, nos bras serviront de berceau au Rédempteur qui s'annonce et notre fatigue lui procurera sa nourriture... Oh, Joseph, nous entendrons la voix de Dieu nous appeler " père et mère ! " Ah... »

Marie pleure de joie, et ce sont des larmes de bonheur. Joseph, agenouillé à ses pieds désormais, pleure lui aussi ; sa tête est presque cachée dans l'ample vêtement de Marie qui descend en plis sur le pauvre carrelage de la pièce.

La vision s'arrête là.

Tome 1, chapitre 26.6

Commentaire de Marie

Sa souffrance, son obéissance à Dieu, son humilité

26.6 Marie dit :

« Que personne n'interprète ma pâleur de façon erronée. Elle ne provenait pas de quelque crainte humaine. Humainement, j'aurais dû m'attendre à être lapidée. Mais je n'en avais pas peur. **Je souffrais de la douleur de Joseph.** Même la pensée qu'il pouvait m'accuser ne me troublait pas. Il me déplaisait seulement qu'il puisse le faire par un excès de rigueur. Lorsque je l'ai vu, cela m'a donné un coup au cœur. C'était le moment où ce juste aurait pu offenser la justice en manquant à la charité. Et que ce juste y manque – alors que cela ne lui arrivait jamais –, voilà qui m'aurait fait extrêmement souffrir.

26.7 Si je n'avais pas porté l'humilité à son extrême limite, comme je l'ai dit à Joseph, je n'aurais pas mérité de porter en moi celui qui, pour effacer l'orgueil de la race humaine, s'anéantissait jusqu'à devenir homme alors qu'il était Dieu.

26.8 Si je t'ai montré cette scène qu'aucun évangile ne relate, c'est que je veux attirer l'attention des hommes, trop étrangère aux conditions essentielles pour plaire à Dieu et accueillir sa venue continuelle dans leur cœur.

Foi. Joseph a cru aveuglément aux paroles du messenger céleste. Il ne demandait qu'à croire, parce qu'il était sincèrement convaincu que Dieu est bon et que le Seigneur ne lui aurait pas fait subir, à lui qui avait espéré en Dieu, la douleur d'être trahi, déçu, méprisé par

son prochain. Il ne demandait qu'à croire en moi car, honnête comme il l'était, il ne pouvait penser sans souffrir que d'autres puissent ne pas l'être. Il vivait la Loi, or la Loi dit : " Tu aimeras ton prochain comme toi-même. " Nous nous aimons tellement que nous nous croyons parfaits, même quand ce n'est pas le cas. Alors, pourquoi cesser d'aimer notre prochain quand on le pense imparfait ?

Charité absolue, charité qui sait pardonner, qui veut pardonner. Pardonner d'avance, en excusant dans son cœur les défauts de l'autre. Pardonner immédiatement, en accordant au coupable toutes les circonstances atténuantes.

Humilité aussi absolue que la charité. Savoir reconnaître ses manquements – ne serait-ce qu'une simple pensée – et ne pas avoir l'orgueil, pire encore que la faute précédente, de ne pas vouloir reconnaître : " Je me suis trompé. " Dieu excepté, tout le monde se trompe. Qui donc peut prétendre : " Je ne me trompe jamais " ? Une forme d'humilité est encore plus difficile : celle qui sait taire les merveilles que Dieu accomplit en nous, quand ce n'est pas nécessaire de le faire pour l'en louer, afin de ne pas déprécier l'autre, qui n'a pas reçu ces dons particuliers de Dieu. S'il le veut – s'il le veut ! –, Dieu se révèle lui-même dans son serviteur. Elisabeth m'a " vue " telle que j'étais, mon époux m'a connue pour ce que j'étais lorsque l'heure vint pour lui de le savoir.

26.9 Laissez au Seigneur le soin de vous proclamer ses serviteurs. Il y met un empressement plein d'amour, car chaque personne qu'il élève à une mission particulière est une gloire nouvelle ajoutée à sa propre gloire infinie ; c'est en effet le témoignage de ce qu'est l'homme tel que Dieu le voulait : une perfection mineure qui reflète son Auteur. Demeurez dans l'ombre et le silence, vous les privilégiés de la grâce, pour pouvoir entendre les paroles *uniques* qui sont " vie ", et pour pouvoir mériter d'avoir au-dessus de vous et en vous le Soleil qui resplendit éternellement.

Oh ! Lumière bienheureuse qui es Dieu, qui fais la joie de tes serviteurs, resplendis sur eux ; qu'ils exultent en toute humilité et te louent, toi, toi seul, qui disperses les superbes, mais élèves les humbles qui t'aiment aux splendeurs de ton Royaume. »

Tome 1, chapitre 27

L'édit de recensement

« Ne crains pas Joseph »

27.1 Je revois la maison de Nazareth, la petite pièce où Marie se tient d'habitude pour ses repas. En ce moment, elle travaille à un ouvrage de toile blanche. Elle le pose pour allumer une lampe, car le soir descend et la lumière verdâtre qui pénètre par la porte entrouverte ne lui permet plus de voir clair. Elle la ferme.

Je m'aperçois que sa grossesse est bien avancée désormais. Mais elle reste très belle. Sa démarche est toujours svelte, et chaque geste plein de grâce. Elle n'a rien de cette lourdeur que l'on voit chez les femmes qui vont bientôt mettre un enfant au monde. Son

visage seul a changé. Maintenant, c'est " une femme ". Avant, à l'époque de l'Annonciation, c'était une toute jeune fille au visage serein et ignorant de tout : un visage d'enfant. Plus tard, chez Elisabeth, au moment de la naissance de Jean-Baptiste, ses traits s'étaient déjà affinés et avaient pris un air de maturité gracieuse. **Aujourd'hui, c'est le visage paisible mais empreint d'une douce majesté de la femme qui, par sa maternité, a atteint sa pleine perfection.**

Elle ne rappelle plus votre chère " Annonciation " de Florence, mon Père. Quand elle était enfant, je l'y retrouvais bien. **Maintenant, son visage s'est allongé et amaigri, son regard est plus pensif et ses yeux plus grands. En somme, Marie est telle qu'elle est aujourd'hui au Ciel, car elle a repris désormais l'aspect et l'âge qu'elle avait au moment de la naissance du Sauveur.**

Elle a l'éternelle jeunesse de qui n'a pas connu, non seulement la corruption de la mort, mais même la flétrissure des ans. Le temps ne l'a pas atteinte, notre Reine et Mère du Seigneur qui a créé le temps. Et si les tourments de l'époque de la Passion – tourments qui, pour elle, avaient commencé bien plus tôt, je pourrais même dire dès que Jésus a entrepris son œuvre d'évangélisation – l'ont fait paraître vieillie, ce n'était qu'un voile posé par la souffrance sur son être incorruptible. En effet, il lui a suffi de revoir Jésus ressuscité pour redevenir la femme fraîche et parfaite qu'elle était avant ces tourments. C'était comme si, en embrassant les saintes Plaies, elle avait bu un baume de jeunesse qui efface l'œuvre du temps et, plus encore que le temps, celui de la souffrance.

Voici huit jours en effet, lorsque j'ai vu la descente de l'Esprit Saint, le jour de la Pentecôte, j'ai vu Marie " belle, belle, belle et soudainement rajeunie ", comme je l'écrivais. Et j'avais écrit auparavant : " Elle ressemble à un ange bleu. " Les anges ne connaissent pas la vieillesse. Ils sont éternellement beaux d'une éternelle jeunesse, de l'éternel présent de Dieu qu'ils reflètent.

C'est maintenant que la jeunesse angélique de Marie – cet ange bleu – finit de s'épanouir et atteint l'âge parfait – qu'elle a gardé aux Cieux et que son corps saint et glorifié gardera éternellement lorsque l'Esprit donne sa bague à son Epouse et la couronne aux yeux de tous –, et non plus dans le secret d'une pièce inconnue du monde, avec un archange pour seul témoin.

J'ai tenu à faire cette digression car elle me paraissait nécessaire. Je reviens maintenant à ma description.

Marie est donc devenue " La Femme " accomplie, pleine de dignité et de grâce. Son sourire lui-même s'est épanoui en douceur et en majesté. Comme elle est belle !

27.2 Joseph entre. J'ai l'impression qu'il revient du village, parce qu'il entre par la porte extérieure et non par celle de l'atelier. Marie lève la tête et lui sourit. Joseph lui rend son sourire. Mais il me semble se forcer un peu, comme s'il était préoccupé. Marie l'observe d'un air interrogateur, puis elle se lève pour prendre le manteau que Joseph est en train d'enlever et le met sur un coffre.

Joseph s'assied près de la table. Il y pose un coude, la tête sur une main pendant que, de l'autre, il se tripote la barbe d'un air soucieux.

« As-tu quelque chose qui t'ennuie, demande Marie. Est-ce que je peux te consoler ?

– Tu es toujours ma consolation, Marie. Mais, cette fois-ci, j'ai un gros souci... pour toi.

– Pour moi, Joseph ? De quoi s'agit-il donc ?

– On a affiché un édit sur la porte de la synagogue. C'est un ordre de recensement de tous les Palestiniens. Il faut aller se faire inscrire à son lieu d'origine. Il va nous falloir nous rendre à Bethléem...

27.3 – Oh ! L'interrompt Marie en posant une main sur son ventre.

– Cela te bouleverse, n'est-ce pas ? C'est pénible, je le sais.

– Non, Joseph, ce n'est pas cela. Je pense... je pense à l'Écriture sainte : Rachel, mère de Benjamin et femme de Jacob dont doit naître l'Étoile, le Sauveur. Rachel ensevelie à Bethléem dont il est dit : " Et toi, Bethléem Ephrata, le plus petit des clans de Juda, c'est de toi que naîtra celui qui doit régner sur Israël. " Celui qui doit régner sur Israël a été promis à la descendance de David. Il naîtra là-bas...

– Crois-tu... crois-tu que le moment est déjà venu ? Ah ! comment allons-nous faire ? »

Joseph est complètement désespéré. Il porte sur Marie un regard de pitié.

Elle s'en aperçoit et sourit. En fait, elle se sourit à elle-même plutôt qu'à lui. C'est un sourire qui semble vouloir dire : " C'est un homme, un juste, mais un homme. Il voit les choses en homme, il pense en homme. Aie pitié de lui, mon âme, et amène-le à considérer les choses d'un point de vue spirituel. " Mais sa bonté la pousse à le rassurer. Elle ne ment pas, mais elle dissipe sa préoccupation.

« Je ne sais pas, Joseph. C'est pour très bientôt, mais le Seigneur ne pourrait-il pas repousser ce moment pour t'enlever ce souci ? Il peut tout. Ne crains rien.

– Mais le voyage ! Et la foule ! Trouverons-nous de quoi nous loger convenablement ? Aurons-nous le temps de revenir ? Et si... si tu dois être mère là-bas, comment ferons-nous ? Nous n'y avons pas de maison. Nous n'y connaissons plus personne...

– **N'aie pas peur. Tout se passera bien. Dieu fait trouver un refuge à l'animal qui doit avoir son petit. Voudrais-tu qu'il n'en fasse pas autant pour son Messie ? Faisons-lui confiance. N'est-ce pas ? Faisons-lui toujours confiance. Plus l'épreuve est forte, plus nous devons lui faire confiance. Comme deux enfants, mettons notre main dans celle du Père. C'est lui qui nous guide. Soyons-lui tout abandonnés. Vois avec quel amour il nous a conduits jusqu'ici. Le meilleur des pères ne pourrait y mettre autant d'attention. Nous sommes ses enfants et ses serviteurs. Faisons sa volonté. Rien de mal ne peut nous arriver. Cet édit lui-même est dû à sa volonté. Qu'est-ce donc que César, sinon un**

instrument de Dieu ? Depuis que le Père a décidé de pardonner à l'homme, il a d'avance préparé les événements de manière à ce que son Christ naisse à Bethléem. Cette ville, la plus petite de Juda, n'existait pas encore que déjà sa gloire était annoncée. Il fallait que cette gloire se manifeste et que la parole de Dieu ne soit pas démentie – elle le serait si le Messie naissait ailleurs – : c'est alors qu'un puissant est apparu, très loin d'ici, il nous a conquis, et voilà qu'il désire connaître ses sujets, *en ce moment précis*, alors que le monde est en paix... Ah, qu'est-ce que notre petit effort si l'on pense à la beauté de cet instant de paix ? Réfléchis, Joseph : une époque où il n'y a pas de haine dans le monde ! Mais peut-il se trouver meilleur moment pour que se lève " l'Etoile " dont la lumière est divine et l'influence rédemption ? Oh, ne crains rien, Joseph ! Si les routes ne sont pas sûres, si la foule rend notre voyage difficile, les anges nous serviront de défense et d'escorte. Non pas à nous, d'ailleurs, mais à leur Roi ! Si nous ne trouvons pas d'asile, ils nous abriteront sous leurs ailes. Il ne nous arrivera rien de mal. Rien ne peut nous arriver : Dieu est avec nous. »

27.4 Tout heureux, Joseph la regarde et l'écoute. Les rides de son front s'effacent, son sourire revient. Il se lève sans plus montrer ni fatigue ni peine. Il sourit.

« **Bienheureuse es-tu, soleil de mon âme ! Bienheureuse es-tu, toi qui sais tout voir à la lumière de la grâce dont tu es comblée ! Ne perdons donc pas de temps. Il nous faut partir au plus vite et revenir... le plus tôt possible aussi, car tout est prêt ici pour le... pour le...**

– Pour *notre* Fils, Joseph. Il doit passer pour cela aux yeux du monde, souviens-t'en. Le Père a entouré sa venue de mystère et il ne nous appartient pas de le dévoiler. C'est lui, Jésus, qui le fera quand l'heure sera venue. »

Impossible de décrire la beauté du visage de Marie, de son regard, de son expression, de sa voix quand elle dit " Jésus ". C'est déjà l'extase. Et la vision s'achève sur cette extase.

La Nativité

Tome 1, chapitre 29

La Naissance de Jésus

« J'ai racheté le quadruple péché d'Eve »

29.6 Marie dit :

« Je t'avais promis qu'il allait venir t'apporter sa paix. Te rappelles-tu la paix qui était en toi au temps de Noël, quand tu m'as vue avec mon Bébé ? C'était alors pour toi un temps de paix, mais voici venir un temps de souffrance. **Mais tu le sais, désormais : c'est par la souffrance que l'on gagne la paix, tout comme chaque grâce pour nous-mêmes et pour les autres.** Jésus-Homme redevint Jésus-Dieu après ses terribles souffrances de la Passion. Il redevint la Paix. Paix dans le Ciel d'où il était venu et d'où il la répand maintenant sur ceux qui, dans le monde, l'aiment. Mais aux heures de la Passion, lui, il fut privé de la paix du monde. S'il l'avait ressentie, il n'aurait pas souffert. Or il fallait qu'il souffre, et qu'il souffre complètement.

29.7 Moi, Marie, j'ai racheté la femme par ma maternité divine. Mais ce ne fut que le début de la rédemption de la femme. Me refusant à toute union humaine en faisant vœu de virginité, j'avais repoussé toute satisfaction charnelle et mérité la grâce de Dieu. Mais cela n'était pas suffisant, car la faute d'Eve était un arbre à quatre branches : orgueil, cupidité, gourmandise et luxure. Elles devaient donc être coupées toutes les quatre avant de stériliser l'arbre jusqu'aux racines.

29.8 C'est en m'humiliant jusqu'au plus profond de moi-même que j'ai vaincu l'orgueil.

Je me suis humiliée devant tout le monde. Je ne parle pas de mon humilité face à Dieu : toute créature la doit au Très-Haut. Son Verbe la possédait. Je devais l'avoir, moi qui étais une simple femme. Mais as-tu jamais réfléchi aux humiliations que j'ai dû subir de la part des hommes, qui plus est sans me défendre de quelque manière que ce soit ? Joseph lui-même, qui était juste, m'avait accusée dans son cœur. Les autres, qui n'étaient pas justes, avaient péché en me calomniant sur ma grossesse et, telle une vague amère, la rumeur de leurs paroles était venue se briser contre mon humanité.

Ce furent les premières des humiliations innombrables que me valurent ma vie de Mère de Jésus et du genre humain : **humiliations de la pauvreté, de la fuite, des reproches des parents et amis** qui, par ignorance de la vérité, taxaient de faiblesse ma conduite maternelle envers mon Jésus devenu jeune homme, **humiliations encore au cours des trois années de son ministère, humiliations cruelles à l'heure du Calvaire, jusqu'à devoir reconnaître que je n'avais pas de quoi acheter de lieu de sépulture pour mon Fils ni des aromates.**

29.9 J'ai vaincu la cupidité de nos premiers parents en renonçant d'avance à mon Enfant.

Une mère ne renonce jamais à son enfant, à moins d'y être forcée. Si la patrie, l'amour d'une épouse ou Dieu lui-même l'arrachent à son cœur, elle se rebiffe contre la séparation. C'est naturel. Son fils grandit dans son sein, et le lien qui le tient uni à nous n'est jamais complètement rompu. Le canal vital de l'ombilic a beau être coupé, il reste toujours un nerf qui part du cœur de la mère et se greffe sur le cœur de son enfant, un nerf spirituel et plus vivant, plus sensible qu'un nerf physique. Et elle le sent s'étirer jusqu'à la souffrance si l'amour de Dieu ou d'un être, ou encore les exigences de la patrie éloignent le fils de sa mère. Et il se brise en déchirant le cœur si la mort arrache un enfant à sa mère.

En ce qui me concerne, j'ai renoncé à mon Fils dès l'instant où je l'ai eu. Je l'ai donné à Dieu, je vous l'ai donné. Moi, je me suis dépouillée du Fruit de mon sein pour réparer le vol par Eve du fruit de Dieu.

29.10 ***J'ai vaincu la gourmandise, celle du savoir et celle de la jouissance, en acceptant de savoir uniquement ce que Dieu voulait que je sache, sans demander ni à lui ni à moi plus que ce qui m'était dit.*** J'ai cru, sans chercher plus loin. J'ai vaincu la gourmandise de la jouissance, parce que je me suis refusée à toute satisfaction charnelle. Ma chair, je l'ai mise sous mes pieds. La chair, cet instrument de Satan, je l'ai gardée avec Satan sous mon talon pour m'en faire un escabeau qui me permette de m'approcher du Ciel. **Le Ciel, voilà mon but ! C'est là où est Dieu, ma seule faim, une faim qui, loin d'être gourmandise, est un besoin béni de Dieu, qui ne veut nous voir d'appétit que pour lui seul.**

29.11 ***J'ai vaincu la luxure, qui est la gourmandise portée jusqu'à la glotonnerie.*** Tout vice non réfréné conduit en effet à un vice plus grand. Et la gourmandise d'Eve – déjà coupable – la conduisit à la luxure. Il ne lui a pas suffi de se satisfaire seule, elle voulut amener sa faute à une intensité raffinée : elle a connu la luxure et l'a fait connaître à son compagnon. J'en ai renversé les termes et, au lieu de descendre, je me suis toujours élevée. Au lieu de faire déchoir, j'ai toujours entraîné vers le haut et, de mon compagnon qui était un homme honnête, j'ai fait un ange.

Dès que j'ai possédé Dieu et avec lui ses infinies richesses, je me suis hâtée de m'en dépouiller en disant : " Voici, que ta volonté soit faite pour lui et par lui. " **Une personne chaste est celle qui fait preuve de retenue, non seulement dans sa chair, mais aussi dans ses affections et ses pensées. Je devais être la Femme chaste pour réduire à rien la femme impudique de la chair, du cœur et de l'esprit.** Dès lors, je n'ai jamais abandonné cette retenue, en ne disant même pas de mon Fils – qui n'était qu'à moi seule sur la terre comme il n'était qu'à Dieu au Ciel – : " Il est à moi et je le veux. "

29.12 **Toutefois, cela ne suffisait pas encore pour rendre à la femme la paix perdue par Eve. C'est au pied de la croix que je vous l'ai obtenue, en voyant mourir celui que tu as vu naître. En me sentant arracher les entrailles au cri de mon Enfant qui mourait, je me suis vidée de toute féminité : je n'étais plus chair, mais ange. Marie, l'Épouse vierge de l'Esprit, est morte à ce moment précis. La Mère de la grâce est restée, celle dont la torture vous a engendrés à la grâce et vous l'a donnée. C'est au pied de la croix que la femelle que j'avais reconsacrée en tant que femme la nuit de Noël a acquis le moyen de devenir créature des Cieux.**

C'est pour vous que j'ai fait tout cela, en me refusant toute satisfaction sensuelle, si sainte fût-elle. Eve vous avait réduites à l'état de femelles à peine supérieures aux compagnes des animaux, mais j'ai fait de vous – à condition que vous le vouliez – les saintes de Dieu. J'ai atteint ce sommet pour vous. Comme je l'avais fait pour Joseph, je vous ai élevées vers les hauteurs. Le rocher du Calvaire est mon Mont des Oliviers. C'est là que j'ai pris mon élan pour porter jusqu'aux Cieux l'âme à nouveau sanctifiée de la femme, en même temps que ma propre chair, glorifiée pour avoir porté le Verbe de Dieu. Par là, j'ai effacé en moi jusqu'à la dernière trace d'Eve, la dernière racine de cet arbre à quatre rameaux toxiques et aux racines plongées dans la sensualité qui avait entraîné l'humanité à sa chute et qui vous mordra les entrailles jusqu'à la fin des siècles et jusqu'à la dernière femme. C'est de là où je resplendis dans le rayonnement de l'Amour que je vous appelle et vous indique le remède pour vous vaincre vous-mêmes : la grâce de mon Seigneur et le sang de mon Fils.

29.13 Quant à toi, ma voix, repose ton âme dans la lumière de cette aube de Jésus et trouves-y la force nécessaire pour les crucifixions à venir, qui ne te seront pas épargnées : car c'est ici que nous te voulons et on n'y arrive que par la souffrance ; c'est ici que nous te voulons, et l'on y monte d'autant plus haut qu'on a supporté davantage de souffrances pour obtenir la grâce au monde.

Va en paix. Je suis avec toi. »

TOME 3, chapitre 207

A Bethléem, Marie évoque la Naissance de Jésus

Vision du mardi 3 juillet 1945

Après avoir quitté Béthanie au premier sourire de l'aurore, Jésus prend la route de Bethléem avec sa Mère, Marie, femme d'Alphée, et Marie Salomé, suivi des apôtres et précédé de l'enfant qui trouve un motif de joie dans tout ce qu'il voit : les papillons qui s'éveillent, les oiseaux qui chantent ou becquettent sur le sentier, les fleurs que font resplendir les diamants de la rosée, l'apparition d'un troupeau avec quantité d'agnelets bêlants.

Après avoir passé le torrent qui coule au sud de Béthanie, tout écumeux et riant au milieu des roches, la troupe se dirige vers Bethléem entre deux rangées de collines, toutes vertes d'oliviers et de vignes, avec de petits champs que dorent les moissons arrivées à maturation. La vallée est fraîche, et la route assez praticable.

Simon-Pierre s'avance pour rejoindre le groupe de Jésus et demande :

« Allons-nous d'ici à Bethléem ? Jean dit que la dernière fois vous aviez pris un autre chemin.

- C'est vrai, répond Jésus. Mais c'était parce que nous venions de Jérusalem. D'ici, c'est plus court. Au tombeau de Rachel, que les femmes veulent voir, nous nous séparerons comme vous avez décidé il y a un moment. Nous nous retrouverons ensuite à Bet-Çur où ma Mère désire faire halte.

- Oui, c'est ce que nous avons dit... mais ce serait si beau d'y être tous... Ta Mère spécialement... car, enfin, la reine de Bethléem et de la grotte, c'est elle, et elle sait tout parfaitement... Entendu de sa bouche... ce serait différent, voilà. »

Jésus sourit en regardant Simon qui insinue doucement son désir.

« Quelle grotte, père ? demande Marziam.

- La grotte où est né Jésus.

- Oh ! c'est beau ! J'y vais moi aussi !

- Ce serait vraiment beau ! interviennent Marie, femme d'Alphée, et Salomé.

- Très beau !... Ce serait revenir en arrière... à l'époque où le monde t'ignorait, c'est vrai, mais ne te haïssait pas encore... Ce serait retrouver l'amour des simples qui ne surent que croire et aimer, avec humilité et foi... Ce serait déposer ce fardeau d'amertume qui me pèse sur le cœur depuis que je te sais ainsi haï, le déposer là dans ta crèche. ..Elle doit avoir encore gardé la douceur de ton regard, de ta respiration, de ton sourire incertain... et tout cela me caresserait le cœur... Il est rempli d'une telle amertume !... »

Marie parle doucement, d'une voix empreinte de désir et de tristesse.

« Dans ce cas, nous y allons, Maman. À toi de nous conduire. Aujourd'hui tu es la Maîtresse et Moi l'enfant qui apprend.

- Oh, mon Fils ! Non ! Tu es toujours le Maître...

- Non, Maman. Simon-Pierre a raison : sur la terre de Bethléem, c'est *toi* qui es la Reine. Ce fut ton premier château. Marie, descendante de David, conduis ce petit peuple à ta demeure. »

Judas allait parler, mais il préfère se taire. Jésus, qui remarque son attitude et l'interprète, dit :

« Si l'un d'entre vous, à cause de la fatigue ou pour une autre raison, ne veut pas venir, qu'il poursuive librement sa route vers Bet-Çur. »

Mais tous gardent le silence.

Ils continuent leur route par la fraîche vallée orientée d'est en ouest, puis ils tournent légèrement vers le nord, longent une colline qui se dresse là et rejoignent ainsi la route qui mène de Jérusalem à Bethléem, justement à côté du cube que surmonte le dôme arrondi du tombeau de Rachel. Tous s'approchent pour prier avec respect.

« Nous nous sommes arrêtés ici, Joseph et moi. Tout est comme à l'époque. Il n'y a que la saison qui diffère : c'était alors une froide journée de Casleu. Il avait plu et les routes étaient devenues boueuses, puis il s'était levé un vent glacial et peut-être avait-il gelé pendant la nuit. Les chemins s'étaient durcis mais, sillonnés par des chars et par la foule, ils ressemblaient tous à une mer couverte de trous, si bien que mon petit âne se fatiguait beaucoup...

- Pas toi, Mère ?

- Oh moi, je t'avais, toi !... »

Son regard exprime un tel bonheur que c'en est émouvant. Puis elle reprend la parole :

« La nuit tombait et Joseph était très soucieux... Un vent cinglant se levait et ne cessait de se renforcer... Les gens se hâtaient vers Bethléem, on se heurtait, et plusieurs prenaient à partie mon petit âne qui avançait bien lentement, cherchant où il devait mettre les sabots... Il semblait savoir que tu étais là... et que tu sommeillais pour la dernière fois dans le berceau de mon sein. Il faisait froid... mais moi, je brûlais. Je te sentais arriver... Arriver ? Tu pourrais dire : "Cela fait neuf mois que j'étais là, Maman". Certes, mais à ce moment-là, c'était comme si tu descendais des Cieux. Les Cieux s'abaissaient jusqu'à moi et j'en voyais les splendeurs... Je voyais la Divinité brûler de la joie de ta naissance toute proche, et ces feux me pénétraient, m'incendiaient, m'abstrayaient... de tout...

Froid... vent... foule... tout cela n'était rien ! Je voyais Dieu... De temps à autre, avec effort, je réussissais à ramener mon esprit sur la terre et je souriais à Joseph qui craignait pour moi le froid et la fatigue ; il guidait le petit âne de peur d'un faux pas et m'enveloppait dans une couverture pour que je ne prenne pas froid... Mais il ne pouvait rien arriver. Je ne sentais pas les secousses. J'avais l'impression d'avancer sur un chemin d'étoiles, au milieu de nuées éclatantes que soutenaient les anges... Et je souriais... D'abord à toi... A travers les barrières de la chair, je te regardais dormir, tes petits poings serrés dans ton petit lit de roses vivantes, mon bouton de lys... Puis je souriais à mon époux si affligé, si affligé, pour l'encourager... et aussi aux gens qui ne savaient pas que déjà ils respiraient dans l'aura du Sauveur...

Nous nous sommes arrêtés près du tombeau de Rachel pour que le petit âne se repose un moment et pour manger un peu de pain et d'olives, nos provisions de pauvres. Mais je n'avais pas faim. Je ne pouvais pas avoir faim... Ma joie me nourrissait...

Nous reprîmes notre route... Venez, que je vous montre où nous avons rencontré le berger... Ne craignez pas que je me trompe. Je revis cette heure et je retrouve chaque endroit car je vois tout à travers une grande lumière angélique. Peut-être les multitudes des anges sont-elles de nouveau ici, dans leur lumineuse pureté, invisibles pour les corps mais bien visibles pour les âmes. Tout se découvre et tout est indiqué. Eux, ils ne peuvent se tromper, et ils me conduisent... pour ma joie et la vôtre. Voici : c'est de ce champ-ci à celui-là que vint Élie avec ses brebis, et Joseph lui demanda du lait pour moi. Et c'est ici, dans ce pré, que nous nous sommes arrêtés pendant qu'il trayait le lait chaud et nourrissant et qu'il donnait ses conseils à Joseph.

Venez, venez... Voici, voici le sentier du dernier vallon avant Bethléem. Nous l'avons pris parce que la route principale aux abords de Bethléem était encombrée de gens et de montures...

Voici Bethléem. Oh ! chère, très chère terre de mes pères qui m'as donné le premier baiser de mon Fils ! Tu es ouverte, bonne et odorante comme le pain dont tu portes le nom, pour donner le Vrai Pain au monde qui meurt de faim ! Tu m'as embrassée, toi en qui demeure l'amour maternel de Rachel, comme une mère, terre sainte de la Bethléem de David, premier temple élevé au Sauveur, à l'Étoile du matin née de Jacob pour indiquer la route des Cieux à toute l'Humanité ! Regardez comme la ville est belle en ce printemps ! Mais autrefois aussi, malgré la nudité des champs et des vignes, elle était belle ! Un léger voile de givre faisait resplendir les branches nues et elles se couvraient d'une poussière de diamants comme si elles étaient enveloppés dans un impalpable voile de paradis. La cheminée de chaque maison fumait pour le repas tout proche et la fumée, s'élevant par degrés jusqu'à ce sommet, montrait la ville elle-même toute voilée...

Tout était chaste, recueilli, en attente... de toi, de toi, mon Fils ! La terre te sentait venir... Et les habitants de Bethléem t'ont peut-être senti eux aussi, car ils ne sont pas méchants, malgré ce que vous pensez. Ils ne pouvaient pas nous abriter... Dans les maisons honnêtes et bonnes de Bethléem s'entassaient, arrogants comme toujours, sourds et orgueilleux, ceux qui maintenant le sont restés ; eux, ils ne pouvaient te sentir... Combien de pharisiens, de sadducéens, d'hérodiens, de scribes, d'esséniens il y avait ! Si leur cœur est *aujourd'hui* fermé, cela vient encore de leur dureté de cœur *d'alors*. Ce soir-là, ils ont fermé leur cœur à l'amour envers leur pauvre sœur... Ils sont restés dans les ténèbres, et y *demeurent* encore. Ils ont repoussé Dieu dès cet instant, en repoussant loin d'eux l'amour du prochain.

Venez. Allons à la grotte. Il est inutile d'entrer dans la ville. Les plus grands amis de mon Enfant n'y sont plus. La nature, cette amie, nous suffit, avec ses pierres, sa petite rivière, son bois pour faire du feu... la nature qui a senti venir son Seigneur... Voilà, venez en sûreté. On tourne ici... Voici les ruines de la tour de David. Ah ! elles me sont plus chères qu'un palais de roi ! Ruines bénies ! Ruisseau béni ! Arbre béni que, comme par miracle, le vent a dépouillé de branches en grand nombre pour que nous trouvions du bois et puissions faire du feu ! »

Marie descend rapidement vers la grotte, franchit le ruisseau sur une planche qui sert de pont, court à l'emplacement qui se trouve devant les ruines et tombe à genoux sur le seuil de la grotte. Elle se penche et en baise le sol. Tous les autres la suivent. Ils sont émus... L'enfant, qui ne la quitte pas un instant, semble écouter une merveilleuse histoire et ses yeux noirs boivent les paroles et les gestes de Marie sans en perdre un seul.

Marie se relève et entre en disant :

« Tout est resté comme autrefois ! Mais il faisait nuit à cette époque... Joseph fit de la lumière à mon entrée. C'est alors seulement, en descendant de l'âne, je sentis à quel point j'étais fatiguée et gelée... Un bœuf nous salua, j'allai à lui pour sentir un peu de chaleur, pour m'appuyer contre le foin... Là où je suis, Joseph étendit du foin pour me faire un lit et le sécha pour moi comme pour toi, mon Fils, à la flamme allumée dans ce coin... car par amour, cet ange qu'était mon époux était bon comme un père... Et nous tenant par la main, comme deux frères perdus dans l'obscurité de la nuit, nous avons mangé du pain et du fromage, puis il alla là-bas alimenter le feu, et ôta son manteau pour boucher l'ouverture... En réalité, il fit tomber un voile devant la gloire de Dieu qui descendait des Cieux, toi, mon Jésus... et je restai sur le foin, dans la tiédeur des deux animaux, enveloppée dans mon manteau et dans la couverture de laine... Mon cher époux ... En cette heure d'anxiété où j'étais seule devant le mystère de ma première maternité, toujours pleine d'inconnu pour une femme et, pour moi, dans mon unique maternité, remplie aussi du mystère qu'allait être la vision du Fils de Dieu émergeant d'une chair mortelle, lui, Joseph, fut pour moi une mère, il fut un ange... mon réconfort... à cette époque, toujours...

Le silence et le sommeil enveloppèrent ensuite le Juste... pour qu'il ne voie pas ce qui était pour moi le baiser quotidien de Dieu... Alors, après cet intermède des nécessités humaines, survinrent pour moi les flots sans mesure de l'extase arrivant de la mer paradisiaque, qui me soulevaient de nouveau sur des crêtes lumineuses toujours plus élevées, et m'emportèrent avec eux, tout en haut, dans un océan de lumière, de lumière, de joie, de paix, d'amour jusqu'à ce que je me trouve perdue dans la mer de Dieu, du sein de Dieu... J'entendis encore une voix de la terre : "Tu dors, Marie ?", mais si lointaine !... Un écho, un souvenir de la terre ... si faible que l'âme n'en est pas touchée... Je ne sais quelle réponse j'y fis pendant que je ne cessais de m'élever dans cet abîme de feu, de béatitude infinie, d'avant-goût de Dieu... jusqu'à lui, jusqu'à lui... Oh ! Mais est-ce toi qui es né, ou est-ce moi qui suis née de la splendeur trinitaire, cette nuit-là ? Est-ce moi qui t'ai donné, ou toi qui m'as aspirée pour me donner ? Je ne sais pas...

Puis vint la descente, de chœur en chœur, d'astre en astre, de nuage en nuage, douce, lente, bienheureuse, tranquille comme celle d'une fleur qu'un aigle a emmenée dans les hauteurs et qu'il a laissée tomber, et qui redescend lentement sur les ailes de l'air, embellie par une pluie de pierres précieuses, par une parcelle d'arc-en-ciel dérobé au ciel, et qui se retrouve sur sa terre natale... Mon diadème, c'est toi ! Toi sur mon cœur...

M'étant assise ici, après t'avoir adoré à genoux, je t'ai aimé. Enfin, j'ai pu t'aimer sans la barrière de la chair ; je me suis levée pour te porter à l'amour de celui qui, comme moi, était

digne de t'aimer dans les premiers. Et ici, entre ces deux rustiques colonnes, je t'ai offert au Père. Et ici, tu as reposé pour la première fois sur le cœur de Joseph... Je t'ai ensuite emmailloté et, ensemble, nous t'avons déposé ici... Je te berçais pendant que Joseph séchait le foin à la flamme et le tenait au chaud en le mettant sur sa poitrine. A cet endroit, nous t'adorions tous deux, penchés sur toi comme moi maintenant, pour boire ta respiration, pour voir à quel anéantissement peut conduire l'amour, pour verser les larmes que l'on verse sûrement au Ciel sous l'effet de la joie inépuisable de voir Dieu. »

Marie est allée et venue pendant cette évocation, indiquant les endroits, haletante d'amour, une larme scintillant dans ses yeux bleus et un sourire de joie sur les lèvres ; elle se penche réellement sur son Jésus qui s'est assis sur une grosse pierre pendant cette évocation, et elle embrasse ses cheveux en pleurant et adorant comme alors...

« Et puis les bergers... à l'intérieur, ici, pour adorer de toute leur âme pleine de bonté, accompagnés du grand soupir de la terre qui entrait avec eux et de leur odeur d'hommes, de troupeaux, de foin ; et au-dehors, partout, il y avait des anges pour t'adorer par leur amour, par leurs chants qu'aucune créature humaine ne saurait répéter, et par l'amour des Cieux, par l'atmosphère des Cieux qui entrait avec eux, et qu'ils apportaient avec leur éclat... Ta naissance, béni !... »

Marie s'est agenouillée auprès de son Fils ; elle pleure d'émotion, la tête appuyée sur ses genoux. Pendant quelques instants, personne n'ose parler. Plus ou moins émus, les personnes présentes regardent autour d'elles comme si, au milieu des araignées et des cailloux rugueux, elles espéraient avoir le spectacle de la scène décrite...

Marie se ressaisit et dit :

« Voilà, je vous ai raconté la naissance de mon Fils dans son infinie simplicité et son infinie grandeur, avec mon cœur de femme, pas avec la sagesse d'un maître. Il n'y a rien d'autre, car ce fut la chose la plus grande de la terre, cachée sous les apparences les plus communes.

- Mais le lendemain ? Et ensuite ? demandent plusieurs d'entre eux, dont les deux Marie.

- Le lendemain ? C'est très simple : J'étais la mère qui allaite son bébé, le lave et l'emmaillote comme le font toutes les mères. Je chauffais l'eau puisée au ruisseau sur le feu allumé là-dehors, là, pour que la fumée ne fasse pas pleurer ses deux yeux bleus ; puis, dans le coin le plus abrité, dans un vieux baquet, je lavais mon enfant et je lui mettais dans des langes frais. J'allais à la rivière laver ses langes et je les étendais au soleil... et puis, joie entre les joies, je lui donnais le sein, et il tétait, prenait des couleurs, était heureux... Le premier jour, à l'heure la plus chaude, je suis allée m'asseoir là-dehors pour

bien le voir. Ici, le jour filtre sans entrer, et la lumière et la flamme donnaient un aspect étrange aux choses. Je suis sortie, au soleil... et j'ai regardé le Verbe Incarné. La Mère a alors connu son Fils et la servante de Dieu son Seigneur. Et je fus femme et adoratrice... Puis la maison d'Anne... les journées passées auprès du berceau, ses premiers pas, ses premiers mots... Mais cela vint plus tard, en son temps... Et rien, rien ne fut semblable à l'heure de ta naissance... Ce n'est qu'en revenant à Dieu que je retrouverai cette plénitude... »

Tome 6, chapitre 365

Charité de Marie à Bethléem : Jésus a un frère de lait, Jean fils de Noémi.

Jésus le guérit et l'accueille comme disciple.

[La scène se déroule au Mt des Oliviers, dans la maison de Jonas. Jonas et Marie sont les gardiens de l'oliveraie appartenant à Lazare. Marc l'Évangéliste serait leur fils. Jésus, qui revient du Temple, part en avant avec Marziam. Il y fait une halte, puis se rend avec sa Mère, l'adolescent et Simon le Zélote chez Lazare qui est déjà bien malade. Marziam, parti en courant, les précède, puis revient leur annoncer :]

« Maître... Mère... Il y a des gens... des gens qui étaient dans le Temple... Les prosélytes... Il y a une femme... Une femme qui veut te voir, Mère... Elle dit qu'elle a fait ta connaissance à Bethléem... Elle s'appelle Noémi.

– J'en ai tant connu, à cette époque ! Mais allons-y... »

365.8 Ils arrivent à la petite place où se trouve la maison. Quelques personnes attendent en groupe et dès qu'elles voient Jésus, elles se prosternent. Mais aussitôt une femme se lève et va se jeter aux pieds de Marie, en l'appelant par son nom.

« Qui es-tu ? Moi, je ne me souviens pas de toi. Lève-toi. »

La femme se lève et va parler quand arrivent, hors d'haleine, les apôtres.

« Seigneur ! Mais pourquoi ? Nous avons couru comme des fous à travers Jérusalem. Nous croyions que tu étais allé chez Jeanne ou chez Annalia... Pourquoi ne t'es-tu pas arrêté ? »

Questions et informations se croisent confusément.

« Nous sommes ensemble, maintenant. Inutile d'en expliquer la raison. Laissez cette femme parler en paix. »

Tous se groupent pour écouter.

« Tu ne te souviens pas de moi, Marie de Bethléem. Mais moi, depuis trente et un ans, je me rappelle ton nom et ton visage comme celui de la pitié. J'étais venue de loin, moi aussi, de Pergé, pour l'édit. Et j'étais enceinte. Mais j'espérais revenir à temps. Mon mari est tombé malade en cours de route, et à Bethléem il s'est affaibli jusqu'à mourir. J'avais accouché depuis vingt jours au moment de sa mort. Mes cris percèrent le Ciel et tarirent mon lait ou le rendirent mauvais. Je fus couverte de pustules et mon fils aussi... On nous a jetés dans une caverne pour y mourir... Eh bien... Toi, toi seule tu es venue avec précaution, pendant presque toute une lune, pour m'apporter de la nourriture et soigner mes plaies, pleurant avec moi, donnant de ton lait à mon enfant qui est vivant grâce à toi, à toi seule... Tu as risqué d'être lapidée parce qu'ils m'appelaient " la lépreuse "... Oh ! ma douce étoile ! Je n'ai pas oublié cela. Je suis partie après ma guérison. J'ai appris le massacre à Ephèse. Je t'ai tellement, tellement cherchée ! Je ne pouvais croire que tu avais été tuée avec ton Fils au cours de cette nuit affreuse. Mais je ne t'ai jamais trouvée. L'été dernier, un habitant d'Ephèse a entendu ton Fils, il a su qui il était, il l'a suivi quelque temps, il l'a accompagné avec d'autres à la fête des Tentés... Et, à son retour, il en a parlé. Alors, je suis venue pour te voir, toi la Sainte, avant de mourir, pour te bénir autant de fois que tu as donné de gouttes de lait à mon Jean, en les enlevant à ton Fils béni... »

La femme pleure en une attitude respectueuse, légèrement courbée, serrant de ses mains les bras de Marie...

« On ne refuse jamais du lait, ma sœur. Et...

– Oh ! non, je ne suis pas ta sœur ! Toi, tu es la Mère du Sauveur, moi, une pauvre femme perdue, loin de chez elle, veuve avec un fils sur mon sein, sur mon sein desséché comme un torrent en été... Sans toi, je serais morte. Tu m'as tout donné, et j'ai pu retourner chez mes frères, marchands à Ephèse, grâce à toi.

– Nous étions deux mères, deux pauvres mères, avec deux bébés, pour le monde. Toi, tu avais la douleur du veuvage, moi celle de devoir être transpercée en mon Fils, comme le vieux Syméon l'avait prophétisé au Temple. Je n'ai fait que mon devoir de sœur en te procurant ce que tu n'avais plus. 365.9 Et ton fils, il est vivant ?

– Il est là. Ton saint Fils me l'a guéri ce matin. Qu'il en soit béni ! »

Et la femme se prosterne devant le Sauveur en s'écriant :

« Viens, Jean, remercier le Seigneur. »

Quittant ses compagnons, un homme de l'âge de Jésus s'avance, robuste, le visage loyal à défaut de beauté. De beau, il a l'expression de ses yeux profonds.

« Paix à toi, mon frère de Bethléem. De quoi t'ai-je guéri ?

– De la cécité, Seigneur. Un œil était perdu, et l'autre presque. J'étais chef de la synagogue, mais je ne pouvais plus lire les rouleaux sacrés.

– Désormais, tu les liras avec une plus grande foi.

– Non, Seigneur. Désormais, c'est toi que je lirai. Je veux rester comme disciple, et sans faire valoir mes droits pour les gouttes de lait que j'ai sucées au sein qui t'a nourri. Les jours d'une lune pour créer un lien ne sont rien, mais la pitié de ta Mère autrefois et la tienne ce matin sont tout. »

Jésus se tourne vers la femme :

« Et toi, qu'en penses-tu ?

– Que mon fils t'appartient deux fois. Accepte-le, Seigneur, et le rêve de la pauvre Noémi sera réalisé.

– C'est bien. Tu seras disciple du Christ. Quant à vous, recevez ce compagnon au nom du Seigneur » dit-il en s'adressant aux apôtres.